

Traducción de Juan Manuel Garrido (Chile, 1974) y Virginia Gutiérrez Berner (Chile, 1979)

Los pies desnudos de Siracusa

Cierro el paréntesis. ¿Qué es un paréntesis? Es una historia de amor. Un secreto en un secreto, porque yo sostengo que sólo hay secreto, no algo indecible, sino pies que se tocan como sin querer debajo de una mesa. Esos mismos pies, Julien, de los que hemos hablado tan a menudo, que se frotan desde el momento en que sentimos venir los pensamientos, o los míos, habías sugerido que me pusiera esmalte de color rojo, el verano, cuando voy a tocar el mar y pisar la arena. Piso el mar, toco la arena, hay casi más bruma que de noche, está blanco, es suficiente.

Entre cada paréntesis -entre cada historia de amor- no hay puntos, no hay puntuación, comas, puntos coma, dos puntos, signos de exclamación. Sobre todo no hay signos de interrogación. Son los sentimientos los que ejercen otra vez su derecho -y no el cuerpo, el deseo-, sus derechos de ilegales, sus palabras y sus pieles, y sus suspiros. Quiero decir que el sentimiento es ese derecho al silencio, ese derecho al silencio agotado, al agotamiento de ese silencio de mortales que hay en los paréntesis, al interior de cada historia, ahí donde se alojan la espera, la paciencia y los gritos con todo eso, incluso los no gritados, no sopesados, en un ademán de niño vuelto loco. Detenerse es detenerse, cerrar el paréntesis, liberarse de ese silencio, visceral, del amor.

Les pieds nus de Syracuse

Je ferme la parenthèse. C'est quoi une parenthèse ? C'est une histoire d'amour. Un secret dans un secret, car je soutiens qu'il n'y a que du secret, non pas de l'indicible, mais des pieds touchés en douce, sous une table. Ces mêmes pieds, Julien, dont on a parlé si souvent, qui se frottent dès qu'on sent les pensées venir, ou les miens, tu m'avais suggéré d'y mettre du verni rouge, l'été, quand je vais toucher la mer, et fouler le sable. Je foule la mer, je touche le sable, il y a presque plus de brume que de nuit, c'est blanc, c'est suffisant.

Entre chaque parenthèse - entre chaque histoire d'amour - il n'y a pas de points, pas de ponctuation, de virgules, points virgules, deux points, points d'exclamations. Surtout pas de points d'interrogations. Ce sont les sentiments qui reprennent leur droit - et non pas le corps, le désir - leurs droits de clandestins, leurs mots et leurs peaux, et leurs soupirs. Je veux dire que le sentiment est ce droit au silence, ce droit au silence épuisé, à l'épuisement de ce silence de mortels qu'il y a dans les parenthèses, à l'intérieur de chaque histoire, là où se logent l'attente, la patience, et les cris avec tout ça, même pas criés, supputés, dans une grimace, d'enfant, devenu fou. S'arrêter c'est s'arrêter, fermer la parenthèse, se libérer de ce silence, viscéral, de l'amour.

He cerrado el paréntesis. Pero siento que a veces se mueve. De noche cuando dormo, por ejemplo. Podría decir que ya no te amo, podría decir tanto que detesto este rigor, esta certidumbre, este enajenamiento de la declaración de amor. Y sin embargo enloquecemos por ella como el perro por su hueso. Quiero decir: cada vez que decimos te amo mordemos este hueso, lo defendemos, lo tomamos. Tomamos las palabras de amor. Las tomamos de quien por derecho.

Robamos a quien por derecho el amor, extraemos su certidumbre. Pero te conocí por casualidad. Nos hablábamos, nos escribíamos, nos tomábamos sobre todo con los pies, y derecho a la cabeza. Es también el amor el que regula todo eso. La boca, no, no sólo sirve para comerse. Lo que robamos y lo que devoramos es la religión. Siempre se puede comprobar, cuando amamos, imposible no decírselo, no imponérselo, la cara sofocada, en un boca a boca angustiante que hace de Moisés un hablante quebrado por la voz del amor. Todo eso pasa por la boca, sube de los pies a la cabeza. Y sabes, Julien, ahora que el paréntesis se ha cerrado, aunque como un árbol al que nada más falta arrancar y alejar del suelo, ya no pienso en ti, pero veo la imagen de tu cuerpo desnudo, y sin la cabeza. Eso me pasa cada vez que leo tu nombre en alguna parte, o porque aún está ahí, entre dos paréntesis, antes del que va a abrirse, piso la arena y me ocurre encontrar tu nombre, al azar, cuando me doy cuenta de las líneas, hay líneas por todas partes, el mar es una línea y varias líneas, no las sigo, yo también dejo mi línea tras de mí.

J'ai fermé la parenthèse. Mais je sens qu'elle bouge parfois. La nuit quand je dors par exemple. Je pourrais dire je ne t'aime plus, je pourrais tellement le dire que je déteste cette rigueur, cette certitude, cette aliénation à la déclaration d'amour. Pourtant on s'aliène à elle comme le chien à son os. Je veux dire, à chaque fois qu'on dit je t'aime, on mord cet os, on le défend, on le prend. On prend les mots d'amour. On les prends, à qui de droit.

On vole, à qui de droit l'amour, on puise sa certitude. Mais je t'ai rencontré par hasard. On se parlait, on s'écrivait, on se prenait surtout par les pieds, tout droit jusqu'à la tête. C'est l'amour aussi qui règle tout ça. La bouche, non, ce n'est pas juste pour se manger. C'est la religion qu'on vole et qu'on dévore. On le vérifie à chaque fois, quand on s'aime, impossible qu'on ne se le dise pas, qu'on ne se le commande pas, la gueule haletée, dans un bouche à bouche angoissant qui fait de Moïse un parlant brisé par la voix de l'amour. Ça passe par la bouche, ça remonte des pieds jusqu'à la tête. Et tu sais Julien, maintenant que la parenthèse est fermée, mais comme un arbre qui ne demande qu'à être arraché, emporté loin du sol, je ne pense plus à toi, mais je vois l'image de ton corps nu, et sans la tête. Ça m'arrive, ça, dès que je lis quelque part ton nom, ou parce qu'il est là encore, entre deux parenthèses, avant celle qui s'ouvrira, je foule le sable et ça m'arrive de trouver ton nom, au hasard, quand j'aperçois des lignes, il y en a partout des lignes, la mer s'en est une et s'en est plusieurs, je ne les suis pas, moi aussi je laisse ma ligne derrière moi.

El paréntesis se mueve. Eso es la historia, la historia es un niño también. Entristece tanto como saber que un niño ha muerto muy joven. Todos los paréntesis se mueven. O bien todos los paréntesis deberían moverse. O bien sólo algunos. Hay árboles muy bellos. Algunas personas adultas se amaron con tanta fuerza que cuando uno va a verlos se queda horas sobre las ramas. Todas las historias que uno vive son secretas, no importa lo que digan. Son secretas porque el niño que ellas son no tiene nombre.

Se cree que las ciudades se resquebrajan a fuerza de inscribir los nombres de los amantes sobre los muros. Todas las ciudades han sido seres amados. Muchachas. Alejandría, Constantina, Siracusa y Messina. Inscribir un nombre sobre un muro es saltar por encima de la plegaria. El nombre del ser amado es el nombre del ser amado. Su imagen es como Messina con las piernas al descubierto, con los senos cautivos ya del terremoto. Lo que se resquebraja en un nombre es el amor.

Piso la arena con los pies, Julien. Ya no queda mucho del esmalte rojo; nada, en realidad. Ya no veo tu cabeza sino este color rojo descascarado, pedazos de nuestras manos que escriben con el corazón las barcas de los ilegales en que las palabras intocadas dejan tras de sí las líneas que ni tú ni yo sabíamos, ni el filo, ni la errancia, ni la transparencia, ni la duración. Hoy Siracusa tiene los pies quemados por el sol. La bruma está ahí como una noche nevada por la primavera en que haré aparecer mi cabeza en un cuadro de Chagall. Cada palabra que me has escrito, Siracusa la levanta, se la arranca al mar. A sus pies el mar aún está atrapado, como esa mujer a la que le robaste los labios cuando no le escribiste ninguna palabra de amor sino amor hasta en la palma de las manos surcada en la ciudad que se convirtió en el olivo al pie del mar.

La parenthèse bouge. L'histoire, c'est cela, c'est aussi un enfant. Ça attriste comme de savoir qu'un enfant est mort très jeune. Toutes les parenthèses bougent. Ou bien toutes les parenthèses devraient bouger. Ou bien certaines. Il y a de très beaux arbres. Certaines grandes personnes se sont aimées si fort que lorsqu'on va les voir on reste des heures sur les branches. Toutes les histoires qu'on vit sont secrètes, quoi qu'on en dise. Elles sont secrètes parce que l'enfant qu'elles sont n'a pas de nom.

On croit qu'on fêlé les villes à force d'inscrire les noms des amants sur les murs. Toutes les villes ont été des êtres aimées. Des filles. Alexandrie, Constantine, Syracuse et Messine. Inscrire un nom sur un mur c'est sauter par dessus la prière. Le nom de l'être aimé c'est le nom de l'être aimé. Son image est comme Messine aux jambes découvertes, aux seins déjà captifs du tremblement de terre. C'est l'amour qui se fêlé dans un nom.

Je foule le sable avec mes pieds Julien. Il ne reste plus grand chose du vernis à ongle rouge, plus rien même. Je ne vois plus ta tête mais cette couleur rouge écaillée, des bris de nos mains qui écrivent avec le cœur les barques de clandestins dans lesquelles les mots non touchés laissent derrière eux les lignes dont ni toi ni moi ne savions rien, ni la lame, ni l'errance, ni la transparence, ni la durée. Syracuse a les pieds brûlés par le soleil aujourd'hui. La brume est là comme une nuit enneigée par le printemps où je sortirai ma tête dans un tableau de Chagall. Chaque mot que tu m'as écrit, Syracuse les lève, les arrache à la mer. A ses pieds la mer est encore accrochée, comme cette femme dont tu as volées les lèvres en lui écrivant aucun mots d'amour mais de l'amour jusqu'en la paume de ses mains creusée dans la ville devenue l'olivier au pied de la mer.

Julien, piso la arena con mis pies y dejo de cubrirme el rostro con las manos. Tu cuerpo sin cabeza dibuja mis hombros y mi nuca, y mi perfil guarda el secreto de los secretos. Los recuerdos desgarran los rostros. Te olvidé por unos días y veo todos los seres humanos sin cabeza. Todos los secretos son acéfalos. Los gatos me miran y huyen. Cuentan esta historia, estas historias que terminan en las ruinas de Roma. Se nutren de nuestras cabezas de hombres y Roma se desprende de Siracusa como una barca demasiado vieja cuya inmovilidad se mueve en el mar. Los sentimientos son cuadros. Tu nombre no es el nombre de nadie, ningún paréntesis cierra este tallado. El mar está a los pies de Siracusa que sube por la espalda de otras ciudades. La espuma cerca la ciudad como esos muros rasguñados con secretos, y estos paréntesis, cercan la imagen de las palabras del lenguaje que se buscan un destino ya que no pueden cerrar una historia.

Julien, je foule le sable avec mes pieds et je ne recouvre plus mon visage avec mes mains. Ton corps sans tête dessine mes épaules et ma nuque, et mon profil garde le secret des secrets. Les souvenirs arrachent les visages. Je t'ai oublié quelques jours et je vois chaque être humain sans la tête. Tous les secrets sont acéphales. Les chats me regardent et s'enfuient. Ils racontent cette histoire, ces histoires qui échouent dans les épaves de Rome. Ils se nourrissent de nos têtes d'hommes et Rome se détache de Syracuse comme une barque trop vieille dont l'immobilité est mobile sur la mer. Les sentiments sont des tableaux. Ton nom est le nom de personne, aucune parenthèse ne ferme cette entaille. La mer est aux pieds de Syracuse qui monte sur le dos d'autres villes encore. L'écume presse la ville comme ces murs griffés de secrets et ces parenthèses à l'image des mots du langage qui se cherchent un destin faute de refermer une histoire.